

Odile Tobner : éditorial p. 1 ; Vie et mort d'un juste. p. 2

Mongo Beti : La négritude, une façon de nous blanchir. p. 4

Bulletin d'adhésion : p. 6

Le 16 janvier 2014 Abel Eyinga s'en est allé, en son domicile d'Ebolowa. Chaque année depuis la disparition de Mongo Beti il était fidèle au rendez-vous d'octobre à Akometam, malgré les difficultés causées par sa maladie. La Sambe a envoyé une délégation à ses obsèques et lui a rendu hommage à la librairie des Peuples Noirs le 19 février.

Le premier juillet une conférence-débat s'est tenue à Yaoundé, à la librairie, pour la 82ème anniversaire de la naissance de Mongo Beti et la 20ème année d'existence de la librairie. Quand Mongo Beti a ouvert, en avril 1994, la librairie des Peuples Noirs dans le quartier Tsinga à Yaoundé, il n'imaginait certainement pas les difficultés qui l'attendaient dans cette tâche d'utilité publique qui lui tenait à cœur. Vingt ans après la librairie est toujours là et perpétue vaillamment son projet.

Le dimanche 5 octobre, pour "l'an 13" du décès de Mongo Beti, le rendez-vous d'Akometam a rassemblé de nombreux amis et villageois pour la traditionnelle réunion conviviale animée de lectures et de témoignages. Le 7 octobre à la librairie, une conférence sur le thème de la liberté d'expression, a réuni des intervenants, présents et par skype. Le débat qui a suivi a été passionné et a soulevé de nombreuses questions, traduisant une préoccupation majeure chez les Camerounais.



Délégation de la Sambe à Ebolowa pour les obsèques d'Abel Eyinga

Vie et mort d'un Juste

J'ai fait la connaissance d'Abel Eyinga à Paris en juillet 1964. Mongo Beti et lui se connaissaient depuis une dizaine d'années s'étant rencontrés lorsqu'ils faisaient leurs études en France, l'un en Droit, l'autre en Lettres, au Quartier Latin. Ils venaient tous les deux du Sud Cameroun, Abel Eyinga né en 1933 près d'Ebolowa, Alexandre Biyidi Awala né en 1932 près de Mbalmayo. Durant ses années étudiantes Abel avait fondé *La Revue Camerounaise* à laquelle Mongo Beti contribuait. En 1961 leurs routes se séparent. Eyinga part au Cameroun pour être Chef de Cabinet du premier Premier ministre du Cameroun, Charles Assalé, sous la Présidence d'Ahmadou Ahidjo. Biyidi, ayant refusé de rentrer au Cameroun, où la guerre civile faisait rage, prend un poste de professeur de Lettres dans la petite ville de Lamballe, en Bretagne. C'est là que nous nous sommes rencontrés en septembre 1962. En juillet 1964 nous sommes à Paris, où nous rencontrons Abel. Son expérience à la primature du Cameroun n'a pas duré longtemps. Son dynamisme et ses activités ont déplié. Il avait créé à Yaoundé le Cercle Culturel Camerounais avec Jean-Michel Tekam où se retrouvent de jeunes diplômés qui rêvent de façonner l'avenir du Cameroun, alors qu'on ne leur demande que d'être de dociles exécutants. Abel, bien des années plus tard, évoquant cette période, racontait comment un Français coopérant entrait chez le Premier Ministre sans frapper et donnait ses ordres. Abel Eyinga démissionne bientôt de son poste et quitte le Cameroun sans attendre d'être arrêté. Il va un temps travailler à New York au secrétariat de Diallo Telli, représentant permanent de la Guinée à l'ONU. C'est de Paris qu'il se déclare candidat à l'élection présidentielle camerounaise de 1970 contre le dictateur Ahidjo, après avoir demandé en vain à Soppo Priso de l'être. Un autre notable contacté était terrorisé à l'idée qu'on puisse savoir qu'on l'avait sollicité. Cela aurait suffi, selon lui, à sceller sa perte. En tout cas Abel Eyinga est condamné par contumace pour ce crime de lèse-dictateur. Il rendra compte de cet épisode dans son livre *Mandat d'arrêt pour cause d'élections : de la démocratie au Cameroun : 1970-1978*. (l'Harmattan 1978). Il est alors traqué en France par les services de Foccart qui cherchent à le faire expulser, de même que Mongo Beti et le Congolais-Zaïrois Cléophas Kamitatu : "Il faut se débarrasser de ces emmerdeurs", commente l'éminence grise dans ses *Mémoires*. En 1971, après le procès puis l'exécution de Ernest Ouandié à Yaoundé, dans des conditions iniques. Abel Eyinga, Jean-Michel Tekam et Mongo Beti projettent une réplique. Finalement ce dernier publie seul *Main basse sur le Cameroun*, aussitôt interdit par le Ministère de l'Intérieur, sur la demande de Ferdinand Oyono, ambassadeur du Cameroun en France.

Indésirable en France Abel Eyinga est recruté comme professeur à la faculté de Droit d'Alger. Il se déplacera désormais avec un sauf-conduit algérien, ni la France ni le Cameroun n'acceptant de lui délivrer un passeport. Il se fait même refouler à Orly alors qu'il vient en visite pour Noël. Les policiers acceptent tout juste de transmettre à sa famille, qui l'attend, les cadeaux qu'il apporte à ses enfants. En 1978 Mongo Beti fonde la revue bimestrielle *Peuples Noirs Peuples Africains*. Abel Eyinga y publie, dans le numéro 2 (mars-avril 1978) : *L'appareil Juridique d'une dictature fasciste francophile d'Afrique noire*. Dans le numéro 55-58,

Spécial Cameroun (janvier- août 1987) : *La candidature de l'OCLD à l'"élection" présidentielle anticipée de 1984*. Il avait en effet créé un parti : l'Organisation Camerounaise de Lutte pour la Démocratie. Paul Biya était devenu président du Cameroun en novembre 1982 succédant à Ahmadou Ahidjo démissionnaire. Le parti d'Eyinga ne put pas présenter de candidat contre Biya, tout comme sous Ahidjo. On était dans la continuité de la dictature. Dans ce même numéro spécial Cameroun Eyinga expose comment, en 1986, on refuse toujours de lui délivrer un passeport : *Le passeport, un droit ou une faveur, ou les tribulations d'un opposant en exil*.

Après la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'URSS, les dictatures africaines francophones furent obligées de lâcher du lest. La lutte contre l'influence soviétique ne pouvait plus servir d'alibi à la chasse aux Africains progressistes. En 1991 Abel Eyinga reçoit enfin un passeport Camerounais et peut, après trente ans, rentrer voir les siens, mais il le fait sous haute surveillance policière. Il vit désormais entre Paris et Ebolowa. Il fonde un parti La Nationale. Lui, qui veut croire à l'instauration d'une vie politique tant soit peu normale, présente une liste aux élections municipales de 1996 et de 2001 à Ebolowa. Peine perdue. Ses partisans sont agressés dans les bureaux de vote et il n'a aucune chance de voir se dérouler les scrutins de façon régulière. Malgré la maladie qui le frappe cruellement il ne renoncera jamais à dire ses convictions publiquement dans des bulletins et des conférences, répétant inlassablement les conditions pour que le Cameroun puisse enfin prendre le chemin de la prospérité et de la liberté.

En 2001 la disparition de Mongo Beti, qui avait lui aussi revu le Cameroun en 1991 et fondé la Librairie des Peuples Noirs en 1994, le frappe durement. C'est accablé de chagrin qu'il vint à Akometam dire adieu à son compagnon de toute une vie. Le mal qui le paralyse progressivement n'a rien de mystérieux, comme le disent certains. C'est la terrible maladie appelée polyarthrite rhumatoïde, maladie dégénérative, caractérisée par une atteinte évoluant par poussées vers la déformation et la destruction des articulations. Cette maladie est dite auto-immune c'est-à-dire que l'organisme même du malade s'autodétruit. Ce calvaire qu'il a vécu les vingt dernières années de sa vie est un étrange symbole du sort du Cameroun, qui l'a tourmenté toute sa vie, un corps qui sombre dans une infirmité misérable, rongé par ses propres enfants qui le dévorent.

Abel laissera le souvenir et l'exemple d'un homme juste et fort dans ses convictions, plein de foi, d'espérance et d'amour envers son pays et ses compatriotes, un homme de paix et de dialogue, dont plus d'un pays se serait enorgueilli et qui n'a rencontré dans le sien qu'hostilité et mépris du fait même de ses vertus.

Odile Tobner

Parution - Abel EYINGA : *Pour la jeunesse, souvenirs de lutte et espoirs d'un patriote*, entretiens avec Gérard Amougou, éditions **Terroirs** 2014, BP 8089 Yaoundé

La négritude : une façon de nous blanchir.

par Mongo Beti*

L'écrivain négro-africain de langue française traîne le boulet de la négritude : les critiques qui m'interviewent n'ont apparemment de cesse qu'ils ne m'aient converti d'autorité à une philosophie que j'ai toujours déclarée au mieux folklorique.

Après tout parlons de la négritude au moins un moment. Oublions un instant les sarcasmes provoqués par son côté lapalissade : "*Black is beautiful*" du "Black Power" était-il en son temps un moindre truisme ? On ne peut juger de la force d'une idée ou d'un mot que relativement à l'époque de son invention. Soit. On imagine donc fort bien le bouleversement, bientôt l'enthousiasme et même le délire de jeunes intellectuels nègres, descendants d'esclaves ou coloniaux décervelés, découvrant à l'ombre de la Sorbonne ce véritable eureka : un être humain à part entière peut fort bien avoir la peau plus noire que l'ébène.

Aujourd'hui, l'intérêt de la négritude, reconquête supposée d'identité, serait de se définir par rapport à la culture française, d'apparaître en quelque sorte comme une vision en creux de la culture française. Quoique, paraît-il, il y ait négritude et négritude, je crois avoir compris qu'on se réfère habituellement à celle de M. Senghor, président de la république du Sénégal. Laquelle se remarque par le concept, à mon avis fondamental (à condition de bien l'interpréter) de complémentarité, si débile qu'il ne devrait appeler aucune réfutation sérieuse, s'il ne servait, *volens nolens*, à sublimer en quelque sorte, et donc à figer, une inacceptable répartition planétaire des tâches : la raison est hellène (la science, la technique, l'industrie sont occidentales), mais l'intuition est nègre (la fonction des peuples du tiers-monde doit être de fournir les matières premières brutes).

Dans les cultures étouffoirs...

Si l'on conteste mon interprétation de la complémentarité senghorienne, qu'on examine au moins la pratique politique du poète-président dans son Sénégal où il est le seul maître à bord ; qu'on observe notamment le système d'enseignement et la place qu'y occupe la langue française, ainsi du reste que dans toute la vie nationale, autorisée qu'elle est à étrangler les langues africaines, décrétées vernaculaires sous l'égide de l'agrégé de grammaire. Au nom de quoi ? Le machisme aussi proclame la complémentarité de l'homme et de la femme. Mais dans les accords de coopération c'est la conception senghorienne qui a prévalu : aussi l'Afrique indépendante francophone est-elle un étouffoir quand l'anglophone éclate.

Pourquoi chaque culture, comme chaque individu, n'aurait-il pas pour vocation d'abord de s'accomplir sans souci de se mutiler en faveur d'autrui ? Si complémentarité il doit y avoir, qu'elle se surajoute à cet épanouissement de même que la beauté à la jeunesse selon Aristote. Les tirades exaltant la fameuse universalité de la culture française, son humanisme, résonnent aujourd'hui à mon oreille de la même façon que le terrible : "*ce sabre est le plus beau jour de ma vie ; je m'en servirai pour défendre la République et au besoin pour la combattre*" prêté par Monnier à Joseph Prudhomme. De même peu de situations me paraissent aujourd'hui aussi plaisantes que le missionnaire blanc, produit d'une société d'airain, prêchant la charité à mes frères Bantous, dont l'altruisme n'a guère d'exemple dans les autres conceptions de rapports sociaux. Certaines communautés bantoues contemporaines ignorent toujours la notion d'orphelin, d'enfant naturel, d'enfant trouvé, parce que, par définition, chaque individu a une famille, un père et une mère. Naguère, au retour d'un long séjour à la ville, le voyageur devait partager avec les autres membres de son clan les modestes richesses accumulées grâce à son travail, parce que chacun a droit à sa part des biens disponibles ; pour la même raison, dans mon propre village pourtant assez proche de

Yaoundé, c'est-à-dire de la "civilisation" il est inconcevable de manger en présence d'un témoin sans l'inviter, quelles que soient les circonstances. De même l'hospitalité est une joie et un honneur, non un devoir. Il ne s'agit pas de faire l'apologie stupide d'un passé, comme certains négritudinaires, mais de se demander quel est le véritable respect de l'être humain, valeur sacrée, celui du missionnaire ou celui, vécu quotidiennement, naturellement, des Bantous ?

... c'est la puissance qui s'insinue

Ne tombons cependant pas dans l'excès inverse : spirituellement parlant toutes les cultures en sont au même point, *mutatis mutandis*, depuis l'apparition de l'homo sapiens, en définitive également livré à ses instincts ici et ailleurs. Au commencement il y avait des valeurs naturellement secrétées par un peuple au cours de son histoire et qui s'ajustent peu à peu en un système cohérent modelant à son tour des comportements durables. Tel riche épicier de mon quartier, totalement ignorant de la culture française - il me parle bien de temps en temps de Pagnol, mais je crois pour avoir vu plusieurs fois *Topaze* à la télévision, où le film passe souvent en bouche-trou - est imbattable sur le parler de son terroir natal - le pays de Caux sans doute -, sa climatologie, la variété de ses vaches, l'influence du curé de village à travers l'histoire, les systèmes de cousinage etc. Cet homme-là est un homme cultivé, je veux dire maître des ressources intellectuelles et morales léguées par les générations précédentes, qui lui permettent non seulement de survivre mais d'établir un accord avec son environnement. cette culture-là, populaire, la vraie, tissée de vécu et de quotidien, ne peut que faciliter la cohabitation des peuples, sans hiérarchie, sans fantasme d'explorateur autodidacte. mais au-dessus il y a la Culture avec un grand C, discours agressif et exclusif, symptôme mégalomane d'une paranoïa élitaire, la Culture qui, en France, a sans doute débuté dans les salons des Précieux et Précieuses avec la carte du Tendre et tout le tralala et qui se poursuit sous nos yeux avec la logomachie ésotérique d'un Malraux : celle-là n'est que la rhétorique de la domination, la face riante de la volonté de puissance. Siècle de Périclès, Siècle d'Auguste, Siècle de Louis XIV, comme ces expressions sont éloquentes ! La puissance française dépérit-elle au moins relativement ? Comme par hasard c'est le moment que choisit sa littérature pour périliter à l'étranger. Culture et puissance se sont donc confondues. la culture française par exemple s'entend de la puissance dont dispose virtuellement la France pour imposer à d'autres peuples ses croyances et ses comportements, ou du moins pour les faire valoir auprès d'eux. Et on a vu Foccart lui-même, l'homme des réseaux, l'incarnation du pouvoir cynique des polices secrètes, prendre, à l'occasion, la défense de la langue française en Afrique, achevant d'ailleurs d'en dégoûter les Africains. La Culture française, ce sont l'Alliance française, la Coopération française, l'Assistance technique française, le centre Culturel français etc. La deuxième puissance industrielle du monde n'est pas de culture occidentale. les Africains veulent s'initier à la technique occidentale, non point se blanchir. Ou bien ils ont déjà leur propre culture, ou bien ils prétendent, ayant surmonté le naufrage de la colonisation, en élaborer une nouvelle tout seuls, comme des grands. Celle que prétend importer la Coopération, fondée sur la complémentarité senghorienne : un nom très simple et d'ailleurs bien connu : le néo-colonialisme.

M. B

(*) Écrivain camerounais, Mongo Beti est l'auteur de *Ville cruelle* (Présence Africaine 1954), *Le pauvre Christ de Bomba* (Laffont 1956), ainsi que de *Mission terminée* (1957), *Le roi miraculé* (1958), *Perpétue* (1974), trois romans publiés chez Buchet-Chastel, *Main basse sur le Cameroun : autopsie d'une décolonisation* (1972) (interdit par le ministre de l'intérieur et saisi chez l'éditeur).

Article paru dans *Les Nouvelles Littéraires*, N° 2518, 54^{ème} année, 1976, pp. 18-19

SOCIETE DES AMIS DE MONGO BETI (SAMBE)
Association sans but lucratif
% Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun
Tél. (+237) 670 71 25 63 / 693 88 23 83 / 222 21 44 04
E-mail :sambe2003@gmail.com ; mongo.beti@camnet.cm
www.mongobeti.org

Bulletin d'adhésion et de cotisation 2015

Nom : _____ Prénom : _____

Email : _____

Tél. : _____

Adresse: _____

Montant de l'adhésion : membre actif 10.000 FCFA, 15 Euros, 20\$ étudiant 2.000 FCFA, 8Euros, 10\$

Membre bienfaiteur :

Mode de règlement : espèces transfert express virement bancaire

Date :

Nom et signature de l'adhérent :

Correspondant en Europe

Editions des Peuples Noirs, 82 avenue de la Porte des Champs F - 76000 ROUEN

e-mail : contact@pn-editions.org Tél. 00 33 (0)235 98 47 35

Librairie Éditions des Peuples Noirs : Liste des titres disponibles

Les Éditions des Peuples Noirs possèdent en stock des ouvrages introuvables ailleurs.

Ambroise Kom : Mongo Beti parle, entretien. Homnisphères

Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères

Ambroise Kom : Remember Mongo Beti, Bayreuth African Studies

René Philombe : Bedi Ngula, l'ancien maquisard, Bayreuth African Studies

Mongo Beti : Remember Ruben, Serpent à plumes

Mongo Beti : La Ruine presque cocasse d'un polichinelle, Serpent à plumes

Mongo Beti : Lettre ouverte aux Camerounnais, Éditions des Peuples Noirs

Max Liniger-Goumaz : Connaître la Guinée équatoriale, Éditions des Peuples Noirs
